

### **Une passion qui dure la vie: Propos francs des entraîneures sur les hauts et les bas de leur profession**

J'ai souligné le dixième numéro du Journal en ayant l'honneur d'interviewer six des entraîneures canadiennes les plus réputées et les plus accomplies. Outre leur réussite, elles sont toutes compétentes, engagées et passionnées de sport en général. Elles ont appris quelques faits et réalités sur le système sportif canadien pendant leur ascension vers le sommet. Ces entraîneures n'ont pas souvent eu la chance de discuter entre elles. J'ai donc été surprise de tout ce qu'elles avaient en commun. Par contre, je n'ai pas du tout été surprise par leur franchise et leur éloquence. Ces femmes ont beaucoup de choses à dire et elles les disent bien. J'espère que vous en apprendrez autant que moi et que leurs propos vous plairont.  
- Sheila Robertson

---

### **Une passion qui dure la vie : Propos francs des entraîneures sur les hauts et les bas de leur profession**

Par Sheila Robertson

Tout le monde sait que les femmes qui décident de faire carrière comme entraîneures n'ont pas la vie facile. Nous vivons à une époque où le droit des femmes de faire carrière dans n'importe quel domaine est généralement accepté, mais il y a encore peu de femmes qui sont entraîneures en chef ou entraîneures adjointes seniors, malgré tous les efforts entrepris pour augmenter leur présence et améliorer leur environnement.

Les plus récentes statistiques, compilées pour **l'Analyse comparative entre les sexes dans le sport, 1997-1998, de Sport Canada (voir [www.pch.gc.ca/Sportcanada/Sc\\_f/snapf.htm](http://www.pch.gc.ca/Sportcanada/Sc_f/snapf.htm))**, révèlent une sous-représentation des femmes et de petits salaires. Les anecdotes à cet effet sont encore plus convaincantes et mettent en évidence les problèmes à attirer les femmes vers la profession d'entraîneure, à offrir des conditions de travail et un salaire raisonnables aux femmes qui s'y trouvent déjà, et à leur donner des chances d'avancement. C'est ironique, car cette situation chez les entraîneures survient à un moment où les femmes qui font du sport profitent de chances équitables dans les plus grandes arènes sportives au monde et, lorsqu'on leur en donne la chance, les résultats s'en suivent, comme en témoignent les performances spectaculaires des athlètes féminines canadiennes aux Jeux olympiques d'hiver de 2002.

Comment peut-on encourager les femmes compétentes et dévouées à faire carrière comme entraîneuses? Est-ce même responsable, sur le plan éthique, de vouloir le faire si la situation est aussi sinistre qu'on le dit?

Les expériences de six des meilleures entraîneuses canadiennes qui ont toutes atteint le sommet de leur profession révèlent un amour profond pour le sport et la profession d'entraîneuse, une résistance à toute épreuve et un dévouement inégalé. Leur nombre est petit mais leurs exploits sont nombreux. Leurs observations jettent de la lumière sur la grande motivation qui incite ces femmes à accepter de petits salaires et des conditions de travail inadéquates, et à vivre dans l'insécurité.

Pourtant, quatre de ces expertes hautement compétentes - qui ont profité de toutes les occasions qui leur ont été présentées, pris des décisions, relevé des défis et surmonté l'adversité tout en se taillant une place parmi les meilleures entraîneuses que ce pays a formées - ont quitté le système sportif canadien, et les deux qui y sont restées y contribuent d'une autre façon.

### **La fièvre de l'encadrement sportif a frappé tôt et fort**

Nos six entraîneuses ont fait leurs débuts comme entraîneuses à l'adolescence et au sommet de leur carrière comme athlète.

**Bev Smith, de Salmon Arm, en Colombie-Britannique, a commencé à jouer au basket-ball à un âge précoce.** Ce sport est devenu sa vie (voir «Je suis née trop tôt!»). Nommée à l'équipe nationale en 1978, à l'âge de 18 ans, elle est rapidement devenue une vedette de l'équipe et a joué un rôle déterminant dans l'obtention des deux médailles de bronze de son équipe au Championnat du monde. De 1978 à 1982, elle a perfectionné son jeu et s'est taillé la réputation d'être une des plus grandes joueuses de basket-ball de tous les temps, tout en poursuivant ses études en possibilités physiques à l'université de l'Oregon. Elle a aussi joué en Italie pendant 12 saisons, à partir de 1982, et a été nommée au sein de l'équipe d'étoiles italienne à chacune de ces saisons.

«J'ai toujours été entraîneuse, même lorsque j'étais une jeune joueuse», dit Bev, qui voulait demeurer associée au sport toute sa vie. «La progression s'est faite naturellement mais j'ai aussi créé des occasions d'agir comme entraîneuse auprès des équipes juniors et de jeunes, et de travailler avec les jeunes enfants. Les gens en ont conclu que j'étais intéressée à devenir entraîneuse.»

Elle a mis fin à sa carrière d'athlète en 1988-1989. «J'avais 28 ans et je subissais des pressions sociales à l'effet que les femmes ne devraient plus jouer après cet âge», dit-elle. «Je me suis alors dit que je voulais devenir entraîneuse, et l'Université de la Colombie-Britannique m'a offert la possibilité de le faire. Je n'aurais pas pu choisir de meilleur endroit pour faire mes débuts comme entraîneuse, sauf que je me suis rendu compte au cours de l'année que le moment était mal choisi. J'aimais plus le sport comme athlète. J'ai donc décidé de faire un retour au jeu. Il était beaucoup trop tôt pour moi, sur le plan physique et psychologique, pour prendre ma retraite.»

Elle est retournée en Italie pour jouer et entraîner son équipe de division 1. Elle était la seule entraîneuse de la ligue. Bev est revenue au programme en 1992 lorsque Kathy Shields est devenue entraîneuse nationale. Elle a constaté d'énormes changements sur la scène internationale. «Au Championnat du monde de 1992, en Australie, j'ai été consternée et impressionnée de voir à quel point l'équipe

australienne s'était améliorée depuis ma dernière rencontre avec elle en 1988. Cette équipe que nous battions tout le temps était maintenant dans une forme de loin supérieure à la nôtre. L'Australie a commencé à préparer ses athlètes juniors en 1988 et était dorénavant en mesure de s'entraîner toute l'année grâce à l'Australian Institute of Sport.»

«Je me suis aperçue que le Canada n'était plus à la hauteur et qu'il fallait faire quelque chose si on voulait que le Canada demeure dans la course au niveau international. Je me suis rappelé que jouer chez les juniors m'avait donné un certain avantage et que c'est à ce niveau qu'on pouvait faire la différence.»  
Bev a consacré les quatre années qui ont suivi à jouer. Elle a mis un terme à son illustre carrière après avoir été capitaine de l'équipe olympique de 1996. Sa compétence comme joueuse était telle qu'elle a été décrite comme la «Larry Bird de l'équipe féminine canadienne» lorsqu'elle a été intronisée au Temple de la renommée du basket-ball en 2001.

En 1997, après mûre réflexion, elle a accepté de devenir entraîneure-chef à temps partiel de l'équipe nationale féminine car elle estimait qu'elle avait une chance de «faire la différence». Elle a dit, à l'époque : «Je suis une jeune entraîneure mais je suis compétente. J'ai eu une carrière très satisfaisante et enrichissante, et je relève maintenant des défis tout aussi motivants que pendant ma carrière d'athlète. C'est merveilleux et je suis très chanceuse.»

L'université de l'Oregon lui a fait signe à l'automne de 2001 et elle a accepté le poste d'entraîneure-chef de l'équipe féminine de basket-ball tout en demeurant entraîneure-chef de l'équipe nationale. Elle a démissionné peu après, lorsque l'équipe n'a pas réussi à se qualifier pour le Championnat du monde de 2002.

**Lori Sippel est première entraîneure adjointe de softball à l'université du Nebraska.** Une des meilleures lanceuses au monde, cette athlète intronisée au Temple de la renommée du softball canadien a été membre de l'équipe nationale pendant 13 ans. Elle a participé aux Jeux olympiques de 1996 et à trois championnats du monde. Sa soif d'en savoir plus sur le softball l'a inévitablement menée vers l'encadrement sportif. «Lorsqu'on possède des connaissances, on se retrouve dans des situations où l'on communique notre savoir aux autres. C'est ainsi que je suis devenue entraîneure et professeure. Ça m'intéressait», dit Lori, née à Stratford, en Ontario.

En 1985, Lori a obtenu une bourse d'études pour l'université du Nebraska où elle a joué pour les Huskers. Elle a réussi six matchs sans coup sûr et le seul match parfait de sept manches de l'histoire de l'université.

Nommée à trois reprises étoile américaine, et diplômée en enseignement spécial, Lori a aussi agi comme entraîneure en vue d'en faire une profession. L'entraîneur-chef de l'équipe de l'université du Kansas lui a demandé de devenir son adjointe lors de son dernier match. Elle s'est empressée d'accepter et a débuté sa carrière d'entraîneure en 1989. «La porte s'est ouverte. Je n'ai même jamais eu à chercher», dit-elle. «L'entraîneur-chef a pensé que ce poste me convenait et m'a demandé de lui donner un coup de main.» Une saison plus tard, elle est revenue à l'université du Nebraska au poste d'entraîneure adjointe, poste qu'elle occupe avec succès à ce jour. En 1997, elle a également cumulé le poste d'entraîneure adjointe de l'équipe nationale féminine senior, et elle a été membre du bassin d'entraîneurs et d'entraîneures de Softball Canada pendant plusieurs années vers la fin des années

1990.

Rhonda Revelle, entraîneure-chef des Huskers, dit que Lori appartient à «une classe d'élite particulière de lanceuses au softball. Elle forme et prépare psychologiquement et physiquement les lanceuses et tous les autres membres de l'équipe. Elle a fait la réputation du programme comme joueuse mais elle estime qu'elle n'aura atteint ses objectifs que lorsqu'elle aura fait de même comme entraîneure.»

**Mariann Domonkos est la meilleure athlète féminine de tennis de table jamais formée au Canada.** Elle a été couronnée championne canadienne à 10 reprises. Entraîneure nationale pendant 14 ans, elle a été entraîneure à deux Jeux olympiques et plusieurs championnats du monde.

Elle a fait ses débuts comme entraîneure à l'âge de 17 ans, en profitant d'une occasion qui se présentait. Il y avait beaucoup d'intérêt pour le tennis de table à son club de Châteauguay, au Québec. Le club avait un manque chronique d'entraîneurs et d'entraîneuses, et Domonkos avait besoin d'argent. «On me payait quelques dollars de l'heure pour travailler deux soirs par semaine», dit-elle. «C'était mieux que travailler au McDo.» Elle a aussi travaillé dans les stages de développement estivaux de la Fédération québécoise de tennis de table dans les Laurentides, où elle a acquis beaucoup d'expérience.

Elle avait «le sport dans le sang» mais elle n'entrevoit pas faire carrière comme entraîneure. Elle a fait ses études en éducation physique à l'Université d'Ottawa et a travaillé comme conseillère en conditionnement physique au YMCA tout en continuant à faire de la compétition. Elle a profité des programmes de stages financés par le gouvernement fédéral qui, malgré qu'ils n'étaient pas destinés aux entraîneurs et entraîneuses en herbe, lui ont donné «l'occasion de voir le côté administratif du sport, ce qui est important quand on devient entraîneure.»

En 1988, alors qu'elle poursuivait des études en design à l'Université Carleton, elle a été nommée entraîneure nationale de l'équipe féminine de tennis de table, poste qu'elle a occupé pendant 14 ans. «Je n'ai jamais osé rêver que je pourrais devenir entraîneure à plein temps à la fin de mes études. Ce fut une coïncidence, un coup de chance!»

**Dru Marshall était entraîneure-chef de l'équipe canadienne féminine de hockey sur gazon à la fin des années 1990.** Elle est une des rares personnes à posséder une certification de Niveau 5 du PNCE 3M. Dru est vice-doyenne du programme de premier cycle à la faculté d'éducation physique et des loisirs à l'Université de l'Alberta, et elle détient un doctorat en physiologie de l'exercice.

Imaginez occuper non pas un mais deux postes très exigeants. C'est ce qu'a fait Dru Marshall jusqu'à ce qu'elle soit forcée de choisir parmi ses deux passions.

Dru a pratiqué plusieurs sports pendant sa jeunesse à Winnipeg, avant d'arrêter son choix sur le hockey sur gazon. Elle a commencé à évaluer les incidences des différentes méthodes et philosophies de l'encadrement sportif alors qu'elle était joueuse et adolescente. «J'ai été chanceuse car le Manitoba était d'avant-garde et j'ai pu observer différents entraîneurs et entraîneuses de différents pays», dit Dru. À 19 ans, on lui a demandé d'être l'entraîneure d'un groupe de jeunes joueuses. Ce fut un point tournant de sa carrière. «Je voulais aider d'autres personnes à atteindre leur plein potentiel. Je voulais que les autres aient autant de plaisir que moi à faire

du sport.» Elle aimait encore jouer, mais l'encadrement sportif commençait à prendre de plus en plus de place.

En 1979, elle a choisi de faire sa maîtrise en physiologie de l'exercice à l'Université de l'Alberta car cet établissement possédait une équipe de hockey sur gazon. Elle a joué pendant encore deux ans avant de devenir entraîneure de l'équipe. «C'était une solution pratique pour l'université. Comme j'étais étudiante de deuxième cycle, l'université pouvait me payer un salaire de lectrice d'université. Nous avons fonctionné de cette façon pendant plusieurs années.» À cette même époque, elle a été entraîneure de la région des Prairies pour Hockey sur gazon Canada, a joué pour l'équipe des Jeux du Canada et a fait ses débuts comme entraîneure de l'équipe provinciale. Elle a occupé plusieurs postes nationaux et internationaux au fil des ans. En avril 1996, elle a été nommée entraîneure nationale, poste qu'elle a occupé jusqu'au 31 mars 2001. N'étant pas permanente à l'université, son programme de recherche courait des risques énormes. «J'ai longtemps réfléchi lorsqu'on m'a offert le poste. J'ai pensé que c'était quelque chose que je voulais faire, que j'avais toujours voulu faire et que je regretterais si je devais refuser (elle a obtenu une permanence hâtive en 1997).

**Debbie Muir était une nageuse synchronisée de haute performance qui a participé au tout premier Championnat du monde des sports aquatiques à Belgrade en 1973.** Cette expérience lui a révélé tout le potentiel du Canada pour devenir le meilleur pays au monde en nage synchronisée. Elle a mené sa carrière d'entraîneure en vue d'atteindre cet ultime objectif.

Elle a décidé qu'après sa carrière d'athlète, elle ferait des études en enseignement à l'Université de Calgary afin d'en faire une profession. Elle ne prévoyait pas devenir entraîneure même si elle travaillait déjà comme entraîneure à 25 \$ de l'heure au club Aquabelles de Calgary pour assurer sa subsistance. Il n'y avait pas d'entraîneures à plein temps en nage synchronisée à cette époque, même pas Mary Ann Reeves\*, l'entraîneure de Debbie, qui était directrice des programmes aquatiques au YMCA.

À la grande surprise de Debbie, entraîner est rapidement devenu une passion chez elle. «Je voulais absolument aider les gens à s'améliorer. J'ai constaté que je pouvais aider les nageuses à devenir meilleures que moi. J'obtenais énormément de satisfaction à aider les nageuses qui avaient du talent et à leur donner des conseils pour exceller, et je me suis vite rendu compte que j'aimais mieux entraîner qu'enseigner.» Cette révélation est survenue à point nommé au moment où Mary Ann a quitté son poste d'entraîneure-chef des Aquabelles. Debbie a pris la relève, même si elle devait enseigner à temps partiel pour avoir les moyens d'être entraîneure.

Debbie est devenue entraîneure nationale en 1976. Elle a arrêté d'enseigner en 1979, lorsque le gouvernement fédéral a commencé à subventionner le salaire des entraîneurs et entraîneures - une des nombreuses initiatives de Roger Jackson. «Roger (directeur de Sport Canada à l'époque) était un bon gars. La passion et l'excellence le motivaient. Il a constaté notre potentiel, notre enthousiasme et notre dévouement, et il a défendu nos intérêts avant même que nous n'ayons fait nos preuves», dit Debbie.

Debbie et la nage synchronisée ont connu une époque glorieuse jusqu'en 1991. Debbie s'est taillé une réputation d'entraîneure bien avisée et innovatrice qui produisait des championnes telles que Helen Vanderburg, en solo et en duo avec Michelle Calkins au Championnat du monde de 1978, et les médaillées d'argent Kelly

Kryczka et Sharon Hambrook, en duo et Carolyn Waldo, en solo, aux Jeux olympiques de 1984. Elle a aussi obtenu des victoires dans les trois épreuves au Championnat du monde de 1986 et la médaille d'or aux Jeux olympiques de 1988 grâce à Waldo en solo, et avec Michelle Cameron au duo.

**S'il fallait utiliser la renommée comme étalon de mesure, Shannon Miller, entraîneure au hockey sur glace, serait superperformante.** Première entraîneure d'une équipe nationale féminine et entraîneure-chef de la première équipe olympique canadienne de hockey sur glace, Shannon a accumulé une fiche impressionnante de réussites, et elle est la force motrice des Bulldogs, l'équipe féminine de hockey sur glace de l'université du Minnesota à Duluth.

Née à Melfort, en Saskatchewan, et diplômée en éducation physique de l'Université de la Saskatchewan, Shannon était elle-même une excellente joueuse de hockey. Elle a participé à quatre championnats nationaux avant de prendre sa retraite en 1989 pour devenir policière à Calgary. Elle a fait ses débuts en entraînement lentement, lorsqu'elle et une amie ont créé une équipe de hockey pour les filles de 13 à 15 ans, un projet très ambitieux qui a nécessité deux années difficiles de travail acharné. Elle est devenue adjointe de l'équipe féminine de hockey de l'Alberta en 1991 et elle était entraîneure adjointe de l'équipe de l'Alberta qui a remporté le tout premier tournoi de hockey féminin aux Jeux du Canada. Elle a retenu l'attention de l'Association canadienne de hockey et a reçu plusieurs offres. En 1992, elle était une adjointe «plutôt inexpérimentée» de l'équipe nationale qui a remporté le Championnat du monde et répété son exploit en 1994. Shannon était devenue entraîneure-chef de l'équipe lorsque celle-ci a défendu son titre avec succès au Championnat du monde de 1997. En 1998, son équipe a remporté la médaille d'argent aux Jeux olympiques.

Les occasions d'emploi ont été plutôt rares après les Jeux olympiques de Nagano jusqu'à ce que l'université du Minnesota à Duluth lui offre les ressources nécessaires pour former une équipe championne de la NCAA et un salaire à la hauteur de ses responsabilités.

### **Des occasions, des contraintes et des décisions difficiles**

Nos six entraîneures possèdent clairement les qualités et les compétences qui leur ont permis d'atteindre le sommet de leur profession. En plus de présenter un palmarès professionnel impressionnant, elles ont toutes le talent de créer des occasions. Trois d'entre elles relèvent ce défi à l'étranger. On a peine à s'imaginer le Canada capable de rivaliser avec les ressources dont disposent les meilleurs entraîneurs et entraîneures américains. L'Australie aussi possède un système enviable, comme l'a appris une des entraîneures. Les deux entraîneures qui sont demeurées au Canada ont récemment fait des choix difficiles qui leur ont été imposés, en partie, par le système sportif actuel.

Examinons d'abord ce qui se passe aux États-Unis.

**Lori Sippel a passé toute sa carrière d'entraîneure à l'université du Nebraska, à l'exception d'une saison.** Son premier poste en encadrement sportif, à l'université du Kansas, était un poste à temps partiel d'une durée de neuf mois offrant un salaire raisonnable et des avantages sociaux. «Un salaire de 14 000 \$ ou 15 000 \$ pour une finissante en 1988 était très acceptable.» Lorsque l'université à laquelle elle a fait ses études l'a appelée pour l'informer qu'il y avait un poste

d'adjointe à combler, elle s'est retrouvée du jour au lendemain dans un poste à plein temps offrant un programme complet d'avantages sociaux, une augmentation de salaire, des possibilités de boni et une carte pour l'essence.

Le poste de première adjointe qu'occupe Lori offre une excellente rémunération et des conditions de travail inégalées et n'a rien en commun avec un poste semblable au Canada. Elle n'est pas affectée par la pression très intense que subissent les entraîneuses de niveau collégial aux États-Unis. Elle estime que cette pression est à l'image de l'engagement de l'université du Nebraska envers l'excellence et une conséquence du fait que c'est le seul sport qui existe au Nebraska. «Il n'y a pas de sport professionnel ici. Le sport universitaire tient lieu de sport professionnel au Nebraska. C'est toute une maison de verre. Le succès confère une grande notoriété aux entraîneurs, aux entraîneuses et aux athlètes. Le salaire et les augmentations de salaire des entraîneurs et des entraîneuses sont publiés dans les journaux. Il n'est pas rare qu'on nous dise «Comment se fait-il Lori que vous êtes là depuis 15 ans et lui depuis deux ans seulement, et qu'il gagne plus que vous?» Par contre, je me sens bien ici. On prend soin de moi et j'ai la possibilité d'obtenir un boni, si l'équipe réussit.»

Après les Jeux olympiques de 1996, Lori s'est jointe au bassin d'entraîneurs et d'entraîneuses de Softball Canada, et a accepté des affectations occasionnelles, selon sa disponibilité. Elle qualifie l'expérience de «satisfaisante». Elle a participé à un tournoi aux Pays-Bas, à une Coupe du Canada, à deux Super Bowls et à un tournoi de qualification panaméricain. La courte saison au Canada lui cause certaines frustrations tout comme le fait qu'elle doive abandonner une partie de l'autorité décisionnelle à laquelle elle est habituée. «Il y a certaines choses qu'il faut faire avec l'équipe canadienne auxquelles je ne suis pas habituée car ici, je peux concentrer toute mon attention sur mon travail 24 heures sur 24, sept jours sur sept, pendant toute l'année», dit Lori, qui travaille comme analyste en softball à la télévision de CBC. «Mon travail consiste à savoir qu'en me rendant sur le terrain au milieu de l'après-midi, mon équipe sera sur place et que mes gérants et gérantes auront tout préparé. Je gère mon propre budget, de sorte que je sais comment organiser mes voyages, réserver des chambres d'hôtel et autres détails du genre. Avec l'équipe nationale, je devais céder quelques-unes de ces responsabilités.»

Il y a une autre différence qui est très importante. L'équipe de l'université du Nebraska est réunie sur le campus pendant neuf mois par année. L'équipe nationale canadienne doit trouver le moyen de former une équipe gagnante en deux mois seulement.

En 1998, Lori a décidé de revenir au jeu afin de jouer au Championnat du monde au Japon et aider le Canada à se qualifier pour les Jeux olympiques de Sydney. Elle est retournée à la retraite dès sa mission accomplie et s'est aussi retirée du bassin des entraîneurs et entraîneuses. «On m'a demandé si je voulais retourner au bassin et peut-être occuper un poste d'adjointe, mais cela occuperait tout mon été, et c'est trop», dit-elle. «L'été est le moment le plus critique de l'année à l'université du Nebraska. C'est notre saison de recrutement.» L'université et l'entraîneuse-chef de Lori avaient appuyé sa démarche olympique, mais elle est demeurée très consciente de la charge de travail additionnelle que son absence leur a occasionnée.

Candidate possible au poste d'entraîneuse nationale, Lori dit qu'elle n'a pas évolué assez longtemps au sein de Softball Canada pour pouvoir évaluer la situation à sa juste valeur. Elle sent toutefois que d'autres pays sont en train de s'engager

davantage envers le sport de haute performance. «Les gens qui dirigent les programmes et qui sentent qu'ils n'ont pas besoin d'aller voir ailleurs pour obtenir un salaire fixe et vivre une vie enrichissante, qui savent que l'on s'occupe d'eux et qui peuvent concentrer leurs efforts sur la tâche à accomplir sans avoir besoin de se trouver un autre emploi ni de s'inquiéter des factures à payer pendant qu'ils sont en voyage sont beaucoup plus productifs.»

Lori reviendrait-elle au Canada comme entraîneure? «Chaque fois que l'on me pose la question, je réponds 'bien sûr!'. C'est sans doute ma fierté canadienne qui parle. En ce qui concerne ma capacité à réussir comme entraîneure et de le faire en sachant que je peux me loger et me nourrir, la situation ne se compare pas. Je n'abandonnerai jamais ma citoyenneté mais c'est ici que l'on me donne la possibilité de faire ce que j'aime et de réussir.»

**En 1997, Bev Smith a accepté avec enthousiasme la direction de l'équipe nationale.** À l'automne de 2001, elle n'y était plus, écrasée par le sentiment qu'elle n'avait pas réussi à atteindre les objectifs qu'elle s'était fixés. «Je savais exactement dans quoi je m'embarquais lorsque je suis devenue entraîneure nationale», dit-elle. «Je voulais travailler avec l'équipe nationale et travailler fort à développer les joueuses juniors car c'est cette expérience qui m'avait donné une longueur d'avance comme joueuse, comme cette expérience l'a fait pour plusieurs autres athlètes au monde.»

Elle a obtenu certains succès : la qualification du Canada pour les Jeux olympiques de 2000, la mise sur pied d'une équipe junior et offrir un entraînement et une expérience de qualité.

En 2001, Bev a dû choisir entre appuyer la tenue d'un méga-stage de développement junior ou la préparation de l'équipe nationale pour COPABA. Elle ne pouvait pas faire les deux, en raison d'un manque de fonds. Elle a choisi les juniors. Peu après, l'équipe nationale échouait aux qualifications pour le Championnat du monde de 2002 par une défaite de 51-50 face à l'Argentine au tournoi COPABA de 2001.

Bev est convaincue d'avoir pris la bonne décision. «Ce stage a été une expérience incomparable, la meilleure que j'ai vécue tant comme entraîneure que comme joueuse de basket-ball au Canada», dit Bev. «Nous avons une équipe de 24 athlètes et 12 entraîneurs et entraîneures qui perfectionnaient les habiletés dont nous avons besoin pour réussir sur la scène internationale. Trois semaines uniquement pour nous. C'est incroyable! Voir les athlètes olympiques travailler tous les jours avec les jeunes m'a permis de réaliser un rêve qui me tenait à coeur. J'ai utilisé les fonds pour le méga-stage car c'était important. Le développement est important. Si nous ne préparons pas la relève, nous allons nous retrouver dans un cercle vicieux.»

Elle a pris cette décision étant convaincue que l'équipe nationale allait se qualifier. Ceci dit, elle reconnaît que le manque de temps pour s'entraîner et le fait de ne pas participer à des matchs hors-concours ont nui aux athlètes. Leur manque d'expérience à jouer ensemble est devenu apparent dans le feu de l'action en Argentine, et elles ont perdu leur chance de participer au Championnat du monde. «Je crois qu'il aurait quand même été possible de réussir», dit Bev. «Il faut prendre des décisions. C'est l'obligation de choisir qui a fait déborder le vase pour moi. Toute décision, dans un sens ou dans l'autre, aurait créé des perdants, et je n'avais plus l'énergie pour me battre. J'étais trop lasse. Il était temps de laisser la place à

quelqu'un qui avait encore de l'énergie.»

«J'ai le courage qu'il faut pour prendre des décisions difficiles - je demeure convaincue que j'ai pris la bonne décision - mais les problèmes demeurent les mêmes d'une année à l'autre, et je suis à court de solutions.»

Elle se rappelle l'enthousiasme qu'elle ressentait lorsqu'elle a accepté ce poste : «J'ai de la peine à voir les athlètes sur le terrain qui donnent leur plein rendement mais qui ne profitent pas du temps nécessaire pour jouer ensemble, comme dans les autres pays. Elles jouent le tout pour le tout par amour pour leur pays, pour représenter le Canada et pour faire de leur mieux. Malheureusement, elles n'ont pas les mêmes chances que les autres.»

Aujourd'hui, Bev est de retour à l'université de l'Oregon, où elle a fait ses études, heureuse et dans une situation qui ne ressemble en rien à ce qu'elle a vécu au cours des quatre dernières années. Elle occupe un poste à plein temps, elle a trois adjoints et adjointes à plein temps, une secrétaire à plein temps, une entraîneuse de force et de conditionnement à plein temps, un entraîneur adjoint de deuxième cycle qui profite d'une bourse et deux gérantes qui profitent aussi d'une bourse. Elle travaille dans de belles installations et profite de toutes les ressources nécessaires au succès de ses joueuses. Elle a signé un contrat de trois ans (et non de quatre ans à cause de contraintes de visa) car «les gens qui connaissent le sport universitaire savent qu'il faut compter un certain temps avant que le programme n'obtienne du succès», et elle reçoit un salaire «très décent».

**Au lieu de célébrer leur médaille d'argent, l'équipe canadienne et leur entraîneuse-chef ont été traitées comme des perdantes après Nagano.** Un seul match a fait oublier leur fiche exceptionnelle des neuf dernières années. Shannon Miller a eu de la difficulté à passer à autre chose car les occasions étaient rares. Le seul moyen pour elle d'obtenir un poste d'entraîneuse à plein temps rémunéré était de retourner à l'Anneau olympique de Calgary où elle avait mis sur pied le centre d'excellence du hockey féminin pendant son congé de la police. Christine Silverberg, chef de police de Calgary, voulait que Shannon conserve ses liens avec la police. Elle a donc accepté de faire un compromis qui permettrait à Shannon d'être entraîneuse et policière.

C'est ce que Shannon voulait. «Mon premier choix était de demeurer au Canada, policière et entraîneuse à l'Anneau olympique», dit-elle.

L'Anneau olympique voulait qu'elle accepte un emploi à plein temps et rien d'autre, un choix malheureux pour le hockey féminin, au même salaire qu'elle gagnait avant de devenir entraîneuse olympique. «Bâtir le programme de l'Anneau olympique a été une expérience merveilleuse mais je travaillais 16 heures par jour pour un salaire d'environ 40 000 \$ par année. De plus, comme je travaillais à monter le programme, je ne faisais pas beaucoup d'entraînement comme tel, quelques heures par jour seulement avec les athlètes à titre individuel. Je faisais surtout du travail administratif», dit-elle. «Je me sentais accablée et mal payée. Je ne pouvais pas faire un retour en arrière. J'ai donc refusé. Les États-Unis m'ayant fait une meilleure offre, j'y suis allée.»

Shannon est partie de zéro et sans aide à l'université du Minnesota à Duluth. Elle s'est fixé comme objectif de bâtir la meilleure équipe collégiale au monde. Elle ne visait rien de moins et elle ne voulait pas attendre. Elle se devait donc de recruter

des joueuses de classe mondiale, et l'université lui a donné toutes les ressources dont elle avait besoin. Travaillant sans relâche, elle a formé une équipe internationale qui a terminé dans le carré d'as des États-Unis, le «Frozen Four» à la fin de sa toute première saison. «J'étais là, moi, que les gens considéraient comme une perdante parce que je n'ai pas gagné l'or aux Jeux olympiques, très déterminée à gagner. Mon but n'était pas de montrer aux autres que je pouvais gagner mais de bâtir un programme gagnant», dit Shannon.

En trois ans, les Bulldogs ont accumulé une fiche de 53-10-7 qui leur confère un pourcentage gagnant de 0,807. Elles ont obtenu un titre de la NCAA, un titre dans un championnat de conférence, et elles ont participé à deux finales de conférence et à un tournoi national. L'an dernier, l'équipe a tout gagné et a été reçue à la Maison-Blanche. Shannon a été choisie pour diriger la toute première équipe d'étoiles de l'association et elle est membre du comité du hockey féminin de la NCAA. Son équipe compte maintenant trois employées, à savoir Stacy Wilson, ancienne vedette de l'équipe canadienne qui agit comme entraîneure adjointe, Manon Rhéaume, gardienne de but étoile qui agit comme entraîneure bénévole des gardiennes de but, et Shawna Davidson, également entraîneure adjointe.

Shannon attribue son succès à la disponibilité des ressources nécessaires pour le recrutement, aux contacts internationaux qu'elle a utilisés pour recruter des joueuses internationales (deux de ses joueuses figurent parmi les meilleures joueuses de la Suède), de même qu'à la formation et à l'expérience en encadrement sportif qu'elle a acquises au Canada. «Mélangez le tout et vous obtenez une combinaison gagnante», dit Shannon.

Elle a signé un contrat de trois ans avec l'université du Minnesota à Duluth et affirme, avec un peu de recul, qu'elle n'a pas très bien négocié son affaire à l'époque. Le directeur des sports a toutefois suggéré de modifier son contrat après que l'équipe ait accédé au carré d'as. J'ai appris à travailler à l'américaine en deux ans. J'ai donc négocié une augmentation de salaire, des bonis de rendement, une voiture et autres choses du genre», dit-elle. «Tout le monde sait que je gagne un salaire de base de 80 000 \$ et que j'ai droit à un boni de 10 000 \$ si on gagne tout. Je reçois un nouveau Ford Explorer tous les 30 jours, je suis membre d'un club de golf privé, et mon budget et mon salaire sont les mêmes que pour l'équipe masculine grâce au Title IX (voir l'encadré). C'est ainsi que ça fonctionne aux États-Unis. C'est ça l'équité!»

**Debbie Muir a choisi un chemin qui l'a menée en Australie.** Debbie a été nommée entraîneure-chef lorsque Synchro Canada a formé une équipe nationale en 1981, et tout est tombé en place. «On peut tout faire lorsqu'on ouvre la voie et qu'on défriche un territoire inconnu, que les gens n'ont pas d'idées préconçues de ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas faire et que l'on possède les bons bénévoles et partisans. Voilà exactement comment cela se passait à Synchro Canada (jusqu'en 1988)», dit Debbie. «Les gens empêchent parfois une entraîneure de faire de son mieux pour une raison ou pour une autre, mais ce n'était pas le cas à Synchro Canada. De plus, nos excellents résultats internationaux confirmaient que nous avions une recette gagnante, et c'était contagieux.»

Son salaire annuel de 25 000 \$ était raisonnable pour l'époque. «Je n'ai jamais pensé aux avantages sociaux. J'étais entraîneure à plein temps et c'était tout ce que je voulais.»

Quelques aspects négatifs se sont immiscés dans le sport au fil du temps, à savoir des gens attirés vers ce sport à cause de son succès grandissant, une bureaucratie de plus en plus exigeante, le régionalisme et l'intérêt personnel des parents. Cette situation a inévitablement affecté la qualité de l'entraînement et, en 1991, Debbie en a eu assez. «J'ai aimé pouvoir faire ce qu'il fallait faire au moment où il fallait le faire afin d'être les meilleures au monde», dit Debbie. «Il ne fallait pas toujours protéger ses arrières. On faisait ce qu'on avait à faire et on prenait des risques. Les choses n'étaient plus pareilles à la fin, et cette réalité a influencé ma décision de quitter. La bureaucratie et la médiocrité avaient pris le dessus. Ma passion et ma motivation avaient refroidi. J'estimais aussi que j'avais atteint mes objectifs.»

Décidant de réorienter sa carrière, Debbie a décidé de vendre son concept de bâtir des équipes gagnantes et de former des athlètes gagnantes à l'entreprise privée. Son divorce l'a forcée à mettre son idée en veilleuse en raison de ses préoccupations financières. Au cours des années qui ont suivi, elle a travaillé comme consultante en nage synchronisée avec des clients, dont l'équipe nationale. Elle a aussi repris du service avec les Aquabelles à titre de directrice technique.

Un jour, sans raison, elle a envoyé une télécopie au directeur administratif de la nage synchronisée en Australie pour lui dire qu'elle aimerait organiser des stages pour l'équipe nationale en guise de préparation pour les Jeux olympiques de 2000 à Sydney. Trois minutes plus tard, on l'invitait à devenir entraîneuse nationale à plein temps de l'équipe australienne. Comme ce projet était un peu trop ambitieux, elle a accepté d'élaborer le programme de préparation pour les Jeux olympiques et de diriger un stage d'entraînement afin d'évaluer la situation.

À sa première visite en Australie, elle a découvert «du désordre et de la confusion, des filles qui n'étaient pas des athlètes et qui ignoraient tout de l'entraînement à plein temps», dit-elle. «Soudain, j'ai senti une étincelle s'allumer en moi. On me donnait la chance de transformer un groupe de nageuses, une façon de penser, et un mode de vie, et de relever de nombreux défis. En plus, je voulais voir ce qui faisait fonctionner le système sportif en Australie.»

Toutes les ressources ont été mises à sa disposition même si la nage synchronisée ne figurait pas parmi les priorités sportives en Australie. Debbie a reçu carte blanche pour réussir son programme, tout comme dans les beaux jours au Canada. Le mot d'ordre était «dites-nous ce dont vous avez besoin, et nous vous l'obtiendrons». «L'Australie est très axée sur l'entraîneuse et l'athlète, et possède toutes les structures nécessaires pour favoriser la performance. La bureaucratie était limitée et l'argent était directement versé à l'entraînement, à la médecine sportive et aux voyages.»

Debbie a beaucoup appris de son expérience en Australie, même lors des coupures budgétaires draconiennes imposées aux sports sans chance de médaille en 1997, une situation qui a causé beaucoup de problèmes à Debbie. Elle a surtout appris à utiliser les fonds gouvernementaux de façon stratégique. «Les bailleurs de fonds australiens ne se sentent pas obligés de mettre tout le monde sur le même pied d'égalité. Ils le font, tout simplement! Ils ne se soucient pas de ce que disent les médias ni les critiques. Ils font ce qu'ils ont à faire.»

Debbie est revenue au Canada fière de ce qu'elle avait accompli. «L'équipe était la dernière au classement mondial à mon arrivée en Australie. Elle a terminé huitième aux Jeux olympiques, ce qui lui a conféré la 12e place sur 25 pays au classement

mondial. C'est un résultat extraordinaire car il n'y avait pas beaucoup de nageuses de talent et aucune relève.»

**Mariann Domonkos dit qu'il est temps de prendre une décision finale qui mijote depuis longtemps.** Le tennis de table occupe trop de place dans sa vie pour qu'elle le délaisse complètement, mais elle est prête à relever d'autres défis. «On se donne corps et âme à l'entraînement. Il est donc normal qu'on manque un peu de carburant à la longue. Continuer à travailler avec les athlètes avec une énergie affaiblie ne rend service ni aux athlètes ni à l'entraîneure.»

Mariann a profité d'un solide appui dès les premiers moments de sa carrière d'entraîneure, sans doute à cause de sa brillante carrière d'athlète. «Lorsque j'ai terminé le programme d'apprentissage, l'Association canadienne de tennis de table a appuyé la création d'un poste d'entraîneure nationale adjointe pour moi. Je n'ai jamais eu à surmonter la résistance d'avoir une femme comme entraîneure. Quant à mes réalisations sportives, elles m'ont ouvert des portes, c'est vrai, mais j'ai quand même dû faire mes preuves comme entraîneure, et très rapidement.»

La décision de Mariann de relever de nouveaux défis est motivée en grande partie par une de ses propres réalisations, à savoir l'augmentation du nombre de jeunes joueurs des deux sexes qui sont intéressés à devenir entraîneurs et entraîneures. «Une de mes plus grandes réalisations, pour l'instant, est que plusieurs jeunes athlètes féminines avec lesquelles j'ai travaillé au fil des ans ont manifesté de l'intérêt à suivre mon exemple à cause du travail technique que j'ai effectué avec elles comme athlètes. C'est beaucoup plus important pour moi qu'obtenir de bons résultats dans un tournoi en particulier.»

Elle fonde beaucoup d'espoir en deux jeunes entraîneures qui travaillent avec les athlètes en développement tout en poursuivant leurs études universitaires. Elle se demande toutefois si elles auront la même chance qu'elle d'avoir un poste à plein temps qui les attend à la fin de leurs études. «Elles continueront pendant quelques années, même s'il n'y a pas de poste pour elles, mais la situation deviendra éventuellement trop difficile à justifier. Un plus grand nombre d'entraîneurs et d'entraîneures pour travailler avec les athlètes en développement aurait beaucoup d'incidences sur la croissance de n'importe quel sport.»

Mariann a une grande passion pour les stages de haute performance et de développement qu'elle anime à l'échelle du pays et qu'elle ne compte pas abandonner. Sa tâche consiste surtout à corriger des erreurs acquises plus tôt en carrière par les athlètes de haute performance qui manquent d'encadrement sportif pendant leurs années de développement. «C'est long, c'est frustrant et ça crée des problèmes de motivation, mais c'est là le travail de l'entraîneure», dit-elle. «Si le travail technique était bien fait dès le début, les entraîneurs et entraîneures auraient un gros problème de moins à régler et pourraient concentrer leurs efforts sur des aspects positifs qui créent de l'enthousiasme et donnent des résultats.»

Alors que Mariann prépare son «départ», Christian Foisy, un de ces jeunes entraîneurs enthousiastes dont elle parle, s'apprête à prendre la relève de l'équipe féminine à compter du 1er avril 2002. Mariann et Christian travaillent en étroite collaboration afin qu'il puisse profiter au maximum de l'expérience de Mariann et prendre confortablement sa place au sein de l'équipe pendant que Mariann se retire en douce.

Qu'est-ce qui l'attend? Elle ne le sait pas trop encore, mais sa décision lui permet d'examiner les possibilités. Elle parle de partir en affaires, de retourner aux études ou de voyager avec son mari, Adham Sharara, qui dirige la Fédération internationale de tennis de table.

### **Je suis née trop tôt!**

**Bev Smith** : «Mon premier contact avec le sport a été au hockey. Mon père a réussi à atteindre les rangs professionnels pour quelque temps, juste avant le début de la Deuxième Guerre mondiale, et il nous a transmis sa passion. Pendant l'hiver, nous passions nos journées sur les lacs et les étangs à jouer au hockey avec tous ceux et celles qui s'y présentaient. Un jour, tous les garçons sont allés jouer au hockey mineur. Bien entendu, pas question que les filles jouent au hockey organisé vers la fin des années 1960, début 1970, même si je pouvais rivaliser avec les meilleurs.»  
«J'ai dû me tourner vers un sport que les filles pouvaient jouer, mais j'envie et j'admire beaucoup les filles d'aujourd'hui et je pense parfois à ce qu'aurait été ma vie si j'étais née quelques années plus tard.»

«J'ai donné ma passion pour le hockey au basket-ball, et, grâce à un excellent programme pour les filles à mon école et une bonne base en encadrement sportif, j'ai bien réussi dans mon nouveau sport, et j'ai fait mon chemin...»

«Abandonnée par mon sport familial, je me suis tournée vers un autre sport. Tans pis pour eux!»

### **Dru Marshall a mené de front deux carrières très exigeantes pendant plusieurs années jusqu'à ce que les circonstances la forcent à faire un choix.**

Elle n'a jamais prévu avoir deux carrières. En fait, son objectif était de devenir entraîneure nationale, mais ça, ce n'est pas un travail, c'est une passion! Pendant longtemps, elle n'a pas eu conscience de tout le poids qu'elle portait sur ses épaules. Quand elle a mis fin à son travail d'entraîneure, le soulagement qu'elle a ressenti l'a surprise. «Honnêtement, je n'en reviens pas de la sensation d'avoir deux jours de congé la fin de semaine car je n'en ai pas eu pendant 20 ans.»

Elle a été forcée de faire un choix en cours de route. Après avoir terminé ses études de doctorat sur l'obésité chez les enfants, son patron, qui appuyait son choix d'être entraîneure, a toutefois exercé des pressions pour qu'elle y mette un terme car il estimait qu'elle pourrait faire une contribution importante comme chercheuse experte. Le doyen de la faculté lui a prédit qu'un jour, les pressions deviendraient trop fortes. Dru a continué à croire qu'elle pourrait faire les deux. «J'ai toujours affirmé que l'entraînement faisait de moi une meilleure professeure. Je devais apprendre différentes façons de présenter et de communiquer l'information afin que tout le monde comprenne et aie le goût d'apprendre. Je sais que je suis une bonne professeure et je sais aussi que c'est à cause de mon expérience comme entraîneure qui me fait voir les choses sous un autre jour et qui fait de moi une meilleure chercheuse.»

Malgré les pressions académiques, l'école a reconnu que compter une entraîneure nationale dans ses rangs lui était bénéfique car Dru continuait à entraîner l'équipe universitaire et elle communiquait les tactiques, les techniques et les stratégies qu'elle apprenait en haute performance. «Tout a toujours tourné autour de ma passion pour l'encadrement sportif. Je peux avoir une journée exécrable au travail

mais il suffit que je sois sur le terrain pendant quelques heures pour que tout soit oublié. Qu'est-ce qui me motiverait à abandonner ça volontairement?»

Au moment où Hockey sur gazon Canada décidait de faire de son poste un poste à plein temps, l'université lui a offert le poste de vice-doyenne de sa faculté. Après avoir mûrement réfléchi, elle a accepté l'offre de l'université.

«J'ai parlé aux dirigeants de Hockey sur gazon Canada de l'offre de l'université et j'ai aussi dit que j'étais intéressée à continuer à travailler avec l'équipe, que j'estimais que l'équipe avait fait des progrès importants et qu'elle allait bientôt faire une percée. Ils m'ont appuyée et m'ont dit qu'ils voulaient que je reste mais ils ont aussi dit que je serais folle de laisser passer une telle occasion à l'université qui offre un bon salaire, des avantages sociaux et un régime de retraite.»

L'heure était venue. Il fallait prendre une décision. En bout de ligne, c'est l'écart de salaire de 25 000 \$ qui a fait la différence. «Je dois travailler pour gagner ma vie. J'aurais pu vivre avec le salaire de Hockey sur gazon Canada mais je n'aurais eu aucune sécurité. Cette décision m'a déchirée. Je n'avais presque jamais pris une décision pour moi. C'était toujours pour l'équipe, le département ou la faculté. Je devais me poser la question 'qu'est-ce qui est le mieux pour moi?'»

### **Changer le système**

**Lorsque Shannon Miller parle de sa situation à l'université du Minnesota à Duluth, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle vit une situation idéale pour une entraîneure.** Elle est d'accord. Elle dit même que c'est «la réalisation du rêve de tous les entraîneurs et entraîneures d'être bien payé pour faire quelque chose qui nous passionne.» Quant à vivre à l'étranger, «je m'ennuie de mon pays. Je m'ennuie de ma famille et aussi de mes amis. J'aime mon pays mais je ne peux pas y faire ce que j'aime faire. J'ai donc choisi de partir.»

Que faudrait-il faire pour qu'elle revienne? La question est évidente. «J'aimerais être entraîneure à plein temps d'une équipe de haute performance qui possède les ressources nécessaires pour verser un salaire respectable aux entraîneures et un fonds pour les voyages afin que l'équipe puisse affronter les meilleures équipes au pays», explique Shannon. «Je suis au niveau de compétition le plus élevé et je veux y rester. Si l'argent y est, le reste suivra naturellement, comme c'est le cas aux États-Unis. Former de bonnes entraîneures aura pour effet de produire de meilleures athlètes, ce qui rend le produit supérieur et plus attrayant.»

Shannon croit que c'est réalisable au Canada, si les circonstances sont propices. Il n'y avait pas d'équipe à Duluth il y a trois ans. Aujourd'hui, les Bulldogs attirent au moins 1 000 spectateurs et spectatrices par fin de semaine et, une fois, ils ont même attiré 4 000 personnes. Les chiffres ne sont pas aussi élevés dans les autres écoles, mais, si on compare la situation aux faibles assistances enregistrées au Canada (ce qui pourrait changer après la victoire canadienne aux Jeux olympiques), les résultats sont acceptables et augmentent à mesure que le produit s'améliore.

En plus d'augmenter le nombre d'entraîneures à plein temps bien rémunérées, Shannon suggère aussi que les entraîneures nationales offrent des séminaires de formation aux entraîneures locales, des femmes qui n'aspirent pas à devenir des entraîneures nationales mais qui veulent faire de leur mieux dans leur communauté. «Lorsqu'une entraîneure nationale réussit très bien dans son domaine, qu'elle

enseigne bien et qu'elle motive bien, pourquoi n'essaie-t-on pas de la garder au pays, de bien la payer et de mettre son expérience au profit des autres?»

Shannon veille à son propre perfectionnement tout en travaillant à son programme gagnant dont elle parlait auparavant. «Je suis une bien meilleure entraîneuse qu'il y a trois ans car j'entraîne mon équipe tous les jours et, toutes les fins de semaine, je me trouve en situation de compétition où je dois me surpasser. J'en mange et j'adore ça!» Elle n'hésite pas à mettre ses connaissances au profit des autres. «Chaque fois que je reviens chez moi, que ce soit pour animer un séminaire ou donner une allocution, j'arrive avec mon bagage de connaissances et d'expériences. Si je me retrouve un jour à la barre de l'équipe nationale, je serai encore meilleure comme entraîneuse.»

**Debbie Muir a changé d'orientation.** Après Sydney, elle a décidé de réaliser un de ses rêves et de s'initier au monde des affaires afin de mettre son expérience d'entraîneuse au profit de cadres supérieurs d'entreprise. Elle a conçu un programme qu'elle appelle «Performance de podium au travail» et qu'elle utilise pour montrer comment obtenir un rendement de classe mondiale de la part des employés. Son programme comprend un atelier d'un jour suivi d'un encadrement personnel. Elle a aussi conçu un programme éducatif qui aide les athlètes à comprendre le lien entre le corps et l'esprit, et ses conséquences sur la physiologie et l'établissement d'objectifs. Son troisième projet est un programme pour les jeunes offert au centre des sports de Lindsay Park qui initie les jeunes aux habiletés du sport de haute performance. «Je veux aller plus loin que les programmes traditionnels et utiliser les qualités qui ont fait mon succès comme entraîneuse», dit Debbie.

Debbie, qui a été intronisée au Temple de la renommée du sport canadien et au Temple de la renommée olympique du Canada, croit fermement à la nécessité d'améliorer la prestation des programmes sportifs au Canada. Elle estime que le meilleur moyen d'y arriver est de miser davantage sur le développement. «Un des problèmes du sport de haute performance est le manque de relève compétente. Nous devons augmenter le nombre de jeunes qui font du sport, et les organismes sportifs doivent s'efforcer de mieux recruter le talent et d'affecter d'excellents entraîneurs et entraîneuses à plein temps rémunérés aux athlètes en développement. La crème des athlètes et des entraîneuses montera naturellement à la surface. Plus les occasions seront nombreuses pour les athlètes de haute performance, plus il y aura une demande pour des entraîneurs et des entraîneuses.»

**Tout comme Shannon, Lori Sippel estime qu'elle est devenue une entraîneuse plus complète et plus innovatrice.** Elle dit que son perfectionnement est une conséquence directe de sa retraite du jeu. Le fait de ne plus conjuguer ses deux passions a permis à cette perfectionniste - de son propre aveu - de concentrer tous ses efforts sur l'entraînement. «Je me suis demandé si quelque chose m'échappait, s'il y avait une raison pour laquelle Nebraska n'avait jamais gagné le championnat national», dit Lori. «Lorsque j'ai arrêté de jouer, j'ai respiré profondément et je me suis dit que j'allais faire mes preuves comme entraîneuse car c'était devenu ma seule mission. J'ai découvert que j'étais meilleure. Je connais mieux mes joueuses car je me concentre sur elles et j'y travaille à plein temps. C'est épuisant, parfois, mais j'ai un point de mire et une carrière comme entraîneuse.»

Title IX a ouvert des portes pour les femmes, mais Lori dit que ce serait encore mieux si les mentalités avaient changé au même titre que la loi. «Title IX nous a

donné le droit, mais c'est encore une question d'attitude. Nous avons d'excellentes installations et tout, et nous les méritons, mais les gens disent toujours que c'est à cause de Title IX. Nous aimerions que les gens comprennent que le changement est une question d'attitude et non de l'imposition d'une loi.»

**À l'aube d'une nouvelle étape dans sa vie, Mariann Domonkos ne coupe pas tous les liens avec la profession d'entraîneure.** «C'est un travail que je faisais par amour. On ne peut pas tout simplement l'oublier.» Entre temps, elle n'a qu'à regarder tous les changements que ce sport a subis depuis qu'elle y a fait ses débuts, en 1969, et constater sa croissance avec une certaine fierté. «Nous avons fait des progrès énormes. C'est une belle ascension. Nous mesurons notre progrès selon le nombre de joueurs et joueuses, leur niveau, leur engagement, le nombre d'entraîneurs et d'entraîneures, leur professionnalisme et la qualité de nos programmes. Comme je l'ai dit plus tôt, nous avons un bon bassin de jeunes entraîneurs et entraîneures canadiens motivés et enthousiastes, et nous sommes en mesure de leur donner des occasions de travailler. C'est exaltant!»

«Je compte demeurer impliquée, mais seulement dans le domaine où je peux contribuer et m'amuser, soit l'entraînement. On démissionne et on continue car quelqu'un a toujours besoin d'assistance. C'est ce que je vais faire, aider la personne qui me remplacera. Ça ne me dérange pas du tout!»

**Bev Smith concentre ses efforts à montrer à son université qu'elle peut produire les résultats que l'on attend d'elle.** Elle profite d'un solide appui parce que les gens se rappellent sa grande carrière, mais sa réputation engendre des attentes. «Les résultats sont une grande source de fierté pour la communauté universitaire, malgré toutes nos affirmations à l'effet que le sport universitaire ou collégial est un processus et non une fin. Le classement est surveillé toute l'année et il y a même une clause à mon contrat qui récompense le championnat PAC-10 et la participation aux tournois de la NCAA.»

Elle subit aussi la pression de la collectivité. «Ici, les gens sont des maniaques du sport. Le journal d'Eugene fait toujours sa une avec le sport universitaire ou des écoles secondaires. C'est une passion, c'est tissé à même le tissu social, contrairement à chez nous. Les Canadiens et Canadiennes sont fiers de ne pas être des fanatiques, mais nous aurions intérêt à être un peu plus passionnés.»

Les entraîneurs et entraîneures adjoints profitent aussi de bonnes conditions de travail et d'un salaire décent. Allison McNeill est une des adjointes de Bev. C'est une ancienne Duck qui vient d'être nommée pour prendre la relève de l'équipe nationale et elle est aussi l'ancienne entraîneure-chef à l'Université Simon Fraser. «Ici, les adjointes peuvent gagner leur vie, avoir une famille, étudier et aspirer à devenir entraîneure-chef», dit Bev. «Allison a démissionné de l'Université Simon Fraser car elle n'avait pas suffisamment d'appui. Plus j'en fais et j'en vois ici, plus j'ai de respect et d'admiration pour les entraîneures en chef au Canada, des entraîneures comme Allison, et pour tout ce qu'elle a fait à Simon Fraser, pratiquement sans aide.»

Bev se préoccupe beaucoup du sport au Canada. Déléguée au Sommet national sur le sport de 2001 et membre du groupe de travail du gouvernement fédéral sur l'encadrement sportif, Bev s'inquiète du manque d'engagement du gouvernement envers le sport. «J'ai songé à notre dépendance envers le gouvernement pendant de longues années. J'ai pensé que ce n'était pas uniquement l'affaire du gouvernement,

mais j'ai réalisé par la suite que si le gouvernement ne s'engage pas envers le sport, personne ne le fera. L'engagement est une marque de leadership et il confirme que le sport est important.»

**Dru Marshall se remémore sa carrière d'entraîneuse et elle est étonnée de voir à quel point son approche a changé au fil des ans.** «Je suis sûre que j'ai commis toutes les erreurs possibles en pensant que certaines choses étaient importantes lorsqu'elles ne l'étaient pas, comme préparer les listes de répartition des chambres en ordre alphabétique, la ponctualité, avoir des différends avec les joueuses à propos de choses qui ne me causent plus la moindre inquiétude. Je suis passée d'une entraîneuse plutôt autocratique à un style de leadership très facilitateur.»

Dru demeure convaincue que l'entraînement est un choix de carrière réaliste pour les femmes. «J'adore l'entraînement. C'est un immense défi. Découvrir qui l'on est et comment on réagit sous pression contribue de façon importante à notre développement personnel et professionnel. On a la chance d'influencer des chefs de file, des jeunes qui, à notre avis, auront un impact, immense peut-être, sur la vie des gens.»

«Les hauts sont hauts, et les bas sont bas. Il n'y a pas d'équilibre car il faut avoir un pouvoir de concentration immense lorsqu'on est athlète ou entraîneuse d'élite. Il n'y a pas de demi-mesure.»

Dru aimerait que les entraîneuses mettent leur expérience et leurs connaissances au profit des autres. Elle a rencontré Bev Smith et Danièle Sauvageau, entraîneuse de l'équipe championne aux Jeux olympiques d'hiver de 2002, à une étape avancée de sa carrière. «Elles savaient exactement ce que je vivais et elles auraient pu m'apporter un soutien bénéfique. Rares sont celles qui ont vécu ce que j'ai vécu et qui comprennent les pressions, les enjeux et comment on se sent lorsqu'on prend une décision. Même si les gens nous offrent le meilleur appui au monde, ce n'est pas la même chose que l'avoir vécu. Nous avons beaucoup d'expertise à mettre au profit des autres.»

Bien qu'elle ait officiellement pris sa retraite de l'entraînement, Dru continue à contribuer à la profession par le biais de l'université. «Nous sommes en train de mettre sur pied un excellent programme académique en encadrement sportif pour les étudiants et étudiantes de premier et de deuxième cycles qui comprend un volet pratique exceptionnel. Il y aura un programme de mentorat de trois ans, et plusieurs mentors qui possèdent de l'expérience auprès d'équipes nationales. Comme vous pouvez le constater, je n'ai pas vraiment abandonné l'entraînement, j'ai juste changé ma façon d'y contribuer.»

«J'ai toujours pensé que je ne pourrais rien faire de pire qu'abandonner complètement l'encadrement sportif. J'ai 25 ans de sagesse à rendre au sport. J'aimerais beaucoup travailler avec les jeunes entraîneuses et contribuer à leur formation. Je suis sûre que cela m'aidera à rester jeune.»

\* Mary Anne est aujourd'hui directrice de l'Institut national de formation des entraîneurs - Calgary.

## **SHEILA ROBERTSON**

Sheila Robertson est rédactrice en chef et rédactrice au sein de la collectivité sportive canadienne depuis plus de 25 ans. Rédactrice en chef et fondatrice du magazine Champion, elle a établi les normes de rédaction qui demeurent le modèle de la collectivité sportive. Sa banque de clients de la collectivité sportive comprend l'Association canadienne des entraîneurs professionnels (ACEP), l'Association canadienne des entraîneurs, l'Association olympique canadienne, le Centre canadien pour l'éthique dans le sport, Sport Canada et l'Association canadienne pour l'avancement des femmes, du sport et de l'activité physique. Sheila est rédactrice/rédactrice en chef d'EntraînInfo, le magazine trimestriel de l'ACEP, depuis 1994. Elle a été rédactrice en chef et rédactrice principale de Tirer le maximum des occasions qui se présentent : Guide médiatique à l'intention des athlètes, de leurs entraîneurs et entraîneuses. Elle a reçu le Prix commémoratif Frank Ratcliffe en 1995. Ce prix est décerné chaque année lors du Prix sportif canadien. EntraînInfo a été parmi les finalistes pour le prix en 2001.

### **Title IX**

[Traduction] Title IX des amendements sur l'éducation est la disposition législative historique adoptée aux États-Unis en 1972 qui interdit la discrimination basée sur le sexe dans les écoles, tant sur la plan académique que sportif. Title IX stipule :

[Traduction] «Personne aux États-Unis ne peut être privé, en raison de son sexe, d'une participation, se voir refuser les avantages ou faire l'objet de discrimination dans le cadre d'un programme ou d'une activité scolaire profitant du financement du gouvernement fédéral.»

Les avancements dans le domaine de l'éducation et universitaires depuis l'adoption de Title IX sont dignes de mention :

- En 1994, 38 % des diplômés en médecine ont été des femmes, comparativement à 9 % en 1972.
- En 1994, 43 % des avocats reçus ont été des femmes, comparativement à 9 % en 1972.
- En 1994, 44 % des doctorats décernés à des citoyens américains sont allés à des femmes, comparativement à 25 % en 1977.

Côté sport, Title IX régit le caractère équitable en matière de traitement et d'occasions tout en accordant aux écoles la souplesse nécessaire pour choisir des sports qui tiennent compte des intérêts de la population étudiante, de l'influence géographique, des contraintes budgétaires et de la répartition des sexes. Autrement dit, ce n'est pas une question de laisser les femmes faire de l'haltérophilie ou de dépenser exactement le même montant par joueur de basket-ball féminin et masculin. L'accent est mis sur le besoin d'offrir des chances égales aux hommes et aux femmes, dans l'ensemble, et non de façon individuelle.

La conformité est mesurée en fonction d'indicateurs tels que l'assistance financière pour le sport et la réponse aux besoins et aux habiletés sportives.